

---

## Section thématique : Rédacteur invité : Roger Ivar Lohmann

# Mettre fin à la guerre et assurer la paix dans les sociétés du Pacifique

### Introduction : Interroger les causes de la paix pour mettre fin à la guerre

Roger Ivar Lohmann *Université Trent*

---

**Résumé :** Voici notre introduction à la section thématique « Ending War and Sustaining Peace in Pacific Societies / Mettre fin à la guerre et assurer la paix dans les sociétés du Pacifique. » Nous présentons de brefs sommaires appréciatifs des articles pour étayer l'argument que l'anthropologie peut contribuer à l'établissement d'une paix durable entre les peuples du monde en documentant la signification et les variations des formes que peut prendre la paix, et son fonctionnement en mode transculturel au fil des époques. Ces données informent la mise en place de stratégies de maintien de la paix qui correspondent à des contextes culturels spécifiques et qui s'avèrent plus efficaces, durables et adaptatives.

**Keywords:** anthropologie appliquée; paix; maintien de la paix; violence; guerre

L'anthropologie est en position de remplir certaines des conditions préalables à la paix mondiale si nous dirigeons les efforts de recherche et de communication en ce sens. Si nous voulons mettre fin à la guerre et assurer la paix localement ou universellement, temporairement ou indéfiniment, nous avons besoin d'élucider un certain nombre de questions auxquelles les anthropologues sont bien équipés pour répondre grâce aux perspectives, données et outils de nos quatre sous-disciplines —, et ce, de manière encore plus efficace quand ceux-ci sont intégrés : quelles conditions motivent les humains à recourir à la violence organisée entre entités politiques et comment peut-on manipuler ces conditions pour désamorcer les conflits avant qu'ils ne s'amplifient? Et, paradoxalement, la paix doit-elle être établie et maintenue seulement au travers de la menace de la violence? Ou est-il possible d'établir et de soutenir une idéologie de la non-violence, et alors, comment le faire? Dans quelles conditions les humains sont-ils capables de faire de la paix une condition entretenue de manière active et durable à long terme plutôt qu'une simple cessation de l'activité guerrière? Les articles qui composent cette section thématique s'intéressent entre autres à ces questions en analysant une série d'histoires de cas qui montrent comment la paix a fait l'objet d'actions revendicatrices et de soutien, ayant plus ou moins de succès et de pérennité, dans divers contextes matériels, sociaux et culturels.

Les histoires de cas présentées ici montrent qu'il faut tenir compte des variations culturelles dans ce que les gens considèrent comme désirable ou possible, en vue de répondre à ces vastes questions pour l'humanité tout entière. La conception même qu'il faudrait abolir la guerre et soutenir la paix à long terme est culturelle, elle est une création arbitraire et non un fait de nature, et elle est loin d'être universellement acceptée, même si la tentation est forte d'en faire une conception naturelle. De la même manière, la perception que la guerre est inévitable parce qu'elle constituerait une part inhérente

de la nature humaine s'avère aussi une convention culturelle qui se donne des allures de fait établi (Sahlins 2008). La haine et l'amour, la violence et la non-violence sont des voies toujours ouvertes aux êtres humains, et non des instincts qui l'emportent sur toutes les formes d'enculturation et d'agencéité. Toutefois, les gens décident de leurs valeurs et de leurs actions en ayant que partiellement recours à leur imagination, tout en étant plus ou moins encadrés par les performances imaginatives de leurs prédécesseurs culturels. Leurs pensées, leurs comportements et leurs artéfacts sont aussi conditionnés par la réalité matérielle qui les entoure, laquelle génère la conscience et l'agencéité mêmes qui déterminent les entreprises de paix et de guerre.

La première étape consiste à trier les grands modèles. Les anthropologues peuvent, par exemple, vérifier comment l'imaginaire et ses ruses ont des conséquences sur le monde en termes de guerre et de paix (Strathern et Stewart 2011), comment les questions d'échelle et de complexité politique modifient les formes possibles de violence organisée et de maintien de la paix (Fry 2005; Kelly 2000). Ils peuvent évaluer comment les conditions écologiques et économiques influencent les phases et les cycles de guerre et de paix (par ex. Rappaport 1984), comment les croyances et les valeurs font la promotion de la guerre ou de la paix (Sponsel et Gregor 1994) et comment l'appréciation de calculs coûts-bénéfices convainc les gens d'adopter des attitudes pacifistes ou belliqueuses en réponse à des perturbations (Helbling 2006). La seconde étape consiste à déterminer comment les objectifs et les points de vue spécifiques des combattants ou des pacificateurs éventuels entrent en jeu — tout en tenant compte d'autres facteurs plus implicites, voir parfois même hors du champ de conscience des agents (Anderson et Wallace 2012). Il faut saisir la constellation unique des conditions, propres à un lieu et un temps donné, pour déterminer quelles actions peuvent amener une paix vibrante (ou des échanges violents) dans cette conjoncture. Ces informations sont nécessaires à la formulation d'une méthodologie de maintien de la paix durable et susceptible de se répandre au-delà des frontières culturelles. En tenant compte de ce que les anthropologues savent au sujet des dynamiques culturelles, des recettes de maintien de la paix dont la transmission et la réception sont assurées par un niveau de fidélité adéquat peuvent être développées pour éviter qu'elles ne s'altèrent ou se perdent.

En tant que science de l'histoire, l'étude multidisciplinaire de l'humanité s'intéresse à des décisions, des tournures d'esprit, des événements et des situations culturelles particuliers qui, même s'ils sont contraints par les lois de la nature, ne peuvent être prévus et

orchestrés avec précision. Voilà à quoi tient le défi; mais les réussites technologiques et sociales de notre espèce au cours de sa longue histoire apportent de nombreuses preuves que des objectifs longtemps considérés impossibles — comme l'association politique de millions de personnes, des expéditions vers la lune, ou la création d'une paix mondiale durable — méritent non seulement qu'on y travaille, mais peuvent aussi s'avérer atteignables si nous nous y appliquons.

Alors, qu'est-ce que la paix? Nous devons définir quelque chose si nous voulons éviter de parler les uns par-dessus les autres, comme je l'avais souligné au sujet de l'anthropologie du surnaturel (Lohmann 2003). Comme le remarque Brian Ferguson (2008:46-47), « *peace is more than the absence of war* ». Cette série d'articles s'inscrit dans une tendance récurrente en anthropologie visant à explorer des phénomènes qui ont été implicitement définis comme des contraires ou comme des absences d'objets qui ont retenu notre attention pour être étudiés de manière soutenue. Permettez-moi une courte digression pour illustrer cette orientation par trois autres exemples. D'abord, l'anthropologie féministe a vu le jour lorsqu'on a fait des femmes l'objet central d'un domaine qui avait été défini comme une science de « l'homme », ce qui faisait implicitement de *l'hommanité* le foyer central des regards, alors que la *femmanité* opposée demeurerait au mieux un corolaire ou, au pire, un contraire exclu, souvent inaperçu dans le paysage (Rosaldo et Lamphere 1974).<sup>1</sup> Par un léger changement de perspective, l'humanité, incluant dorénavant explicitement les femmes devint l'objet des recherches en anthropologie, remplaçant l'hommanité, avec son prototype mâle et son exclusion non intentionnelle. Il en résulta une meilleure compréhension non seulement des femmes, mais aussi des hommes. De la même manière, les anthropologues ont souvent défini le sommeil telle l'absence de conscience et de socialisation, alors qu'en fait il vaudrait mieux l'interpréter comme une phase de conscience ayant des qualités distinctes — et non pas comme l'absence de conscience éveillée. Jusqu'à récemment, cette définition réductrice du sommeil a entraîné une sous-représentation du sommeil comme objet de recherche (Glaskin et Chenhall 2013). Un dernier exemple : on commence seulement à s'intéresser à l'athéisme au plan anthropologique (Lanman 2010), et on peut attribuer cette lacune en partie à notre habitude de définir l'athéisme comme l'absence de foi dans le surnaturel plutôt que comme la présence d'un système de croyances naturalistes qui évoluent avec le progrès de la science.

En tant que sujet d'étude, la paix aussi ressemble à un mirage aux marges de l'invisibilité, dans la mesure où

nous nous permettons de la définir principalement comme une condition où la violence ne se manifeste pas. Quand nous dirigeons notre attention sur la paix en tant que présence d'une gestion non violente et efficace des conflits au sein ou parmi des entités politiques, plutôt qu'en tant qu'absence temporaire d'un état de guerre supposément normatif, la paix devient visible et un objet légitime d'études de son plein droit, adoptant des formes et des dynamiques distinctives (Galtung 1996). Certes, nous ne pouvons pas complètement comprendre la paix sans référer à ce à quoi elle s'oppose; mais tout comme la guerre n'est pas la seule absence de paix, la paix n'est pas la seule absence de guerre; et nous n'avons pas de preuves non plus pour soutenir le postulat Hobbesien que la guerre, l'avidité égoïste ou la violence constituent les a priori normatifs de l'esprit humain en tous lieux et en tout temps. Quand la paix plutôt que la guerre devient notre point de référence, nous commençons soudainement à la voir partout. Nous reconnaissons que sa signification pour l'humanité est beaucoup plus importante que celle d'un pâle reflet de la guerre. Comme l'a récemment observé Douglas Fry (2013:103), « we may be at the threshold of an evolutionary paradigm shift, which emphasizes that cooperation, sharing, helping, reconciliation and restraint against aggression ... have solid evolutionary bases ». Lorsque nous considérons la paix dans une perspective anthropologique générale, intégrant les quatre sous-disciplines ainsi que d'autres disciplines, nous constatons qu'à titre de condition de longue durée, elle n'est ni ennuyeuse ni impossible. Au contraire, la paix adopte divers styles et diverses formes qui lui confèrent une vie propre, aux riches variations, et digne d'être documentée (voir Gregor 1996b).

Le présent numéro n'a pas une portée aussi vaste que les admirables travaux cités ci-haut, se limitant plutôt à des recherches ethnographiques, historiques et linguistiques auprès de nos contemporains en Océanie. Nous compensons l'étroitesse de notre portée avec plus de profondeur, quand nous décrivons comment des populations faisant face à des menaces ou à de la violence organisée réelle, endogène ou exogène, ont réussi à mettre fin à la guerre. Ces fins de guerre sont elles-mêmes variables dans leur nature et dans leur degré de réussite. De la même manière qu'il est tentant de stéréotyper la guerre comme un mal ultime, la tendance répandue à idéaliser la paix comme un bien ultime joue contre notre compréhension. Une paix sans sentiment de justice (Na'puti, Webb-Gannon) ou limitée par la peur d'attaques magiques continues (Kuehling), ou bien par la préparation par la guerre (Petersen), ou bien encore une paix dans laquelle la guerre est remplacée par le crime (Roscoe) ne constituent pas des réalisations

complètes ou idéales, mais c'est du moins ce qu'on a pu atteindre dans plusieurs cas. De même, une paix qui vient au prix de recours à des croyances surnaturelles (Lohmann, Schwoerer) n'est pas durable quand celles-ci sont différentes ou quand le surnaturel n'a pas de prise, mais c'est une forme de paix que l'on rencontre de manière répétitive dans les archives ethnographiques et historiques. Ces exemples permettent ainsi au lecteur une meilleure compréhension des formes que peut prendre la paix et des conditions qui encouragent son éclosion.

Nos descriptions et analyses ont bénéficié de l'engagement sur trois ans de nos participants aux réunions annuelles de l'Association pour l'anthropologie sociale en Océanie. La première d'entre elles a eu lieu comme session informelle à Alexandria, Virginie, en 2010, suivie d'une session à Honolulu en 2011. Le tout s'est conclu par un symposium tenu à Portland, Oregon, en 2012, intitulé « Ends of War: Causes of Peace in the Pacific ». J'ai organisé ces sessions pour répondre au défi lancé par mon défunt père Ivar Lohman, dans le cadre de nos conversations amicales; il insistait sur le fait que la guerre est une tragédie humaine et que les anthropologues devraient se trouver en bonne position pour découvrir comment on peut la prévenir et y mettre fin. Ainsi, c'est ce que nous devons faire. Le lecteur attentif aura relevé que le nom de mon père ne contient qu'un seul 'n' tandis que le mien en a deux. Cette différence résulte justement de la Première Guerre mondiale dont nous commémorons le centenaire cette année. À cause de son ressentiment envers l'Empire germanique qui avait attaqué les États-Unis, mon grand-père germano-américain décida d'abandonner le deuxième 'n' de notre nom de famille pour en atténuer la sonorité allemande. Adolescent, j'étais fasciné par mon héritage allemand et j'ai réintroduit l'orthographe originale. Cette anecdote illustre combien une conséquence apparemment anodine de la guerre peut avoir des enchaînements intergénérationnels réconciliateurs.

Dans le premier article, « The Converted War Canoe: Cannibal Raiders, Missionaries and *Pax Britannica* on Dobu Island, Papua New Guinea » Susanne Kuehling montre comment différents joueurs en contexte colonial comprenaient de manière distincte l'efficacité militaire et la pacification au moment célébré comme le point tournant où la population s'est convertie et où les guerres tribales ont pris fin. Le canot d'un chef de guerre, laborieusement préparé pour une expédition de représailles, fut touché par la femme du missionnaire, ce qui amena les gens à le considérer comme magique-ment impuissant suite au contact d'une femme. Le propriétaire, constatant que son espoir de conquérir un statut par la revanche était anéanti, choisit de consacrer

le canot à des voyages missionnaires plutôt que militaires, dans l'espoir de recevoir du « cargo » — des récompenses matérielles d'origine spirituelle — à titre de dédommagement pour sa perte.

Kuehling souligne que la violence magique entre les communautés s'est poursuivie malgré l'abandon de la guerre physique. Pour les habitants de Dobu, l'état de paix continue que les missionnaires imaginaient avoir introduit avec le christianisme ne correspondait pas au sens des relations intercommunautaires des insulaires. Non seulement leur croyance en la magie, mais aussi leur conception de la paix est incompatible avec un idéal de pacification permanente : le terme *Dobuan* pour la paix applique la notion d'une mer calme aux relations humaines, ce qui implique qu'il s'agit d'une condition temporaire et que divers dangers peuvent se dissimuler derrière un visage amical. Malgré leur vision idéale d'avoir créé un coin de paradis sur terre, les missionnaires reconnaîtraient probablement cette version pessimiste de la paix, pleine de contradictions prêtes à faire éclater le calme temporaire des conditions terrestres, qui dans leur imaginaire ne trouvera sa résolution que dans un monde futur post-terrestre.

Ma propre contribution : « *A Cultural Mechanism to Sustain Peace: How the Asabano Made and Ended War* » commence par la description de guerres endémiques, de leurs causes et de leurs conséquences horribles dans les vallées des rivières Om et Fu en Nouvelle-Guinée centrale. En me frayant un chemin parmi la tradition orale et l'ethnographie de la guerre et de la paix entre les Asabanos et leurs voisins, je trouve le récit qui narre comment on a durablement mis fin à la guerre. Une décennie après que le gouvernement colonial australien eût exercé des mesures de répression temporaire contre les raids de représailles, les missionnaires baptistes ont introduit un système de croyances et une technique rituelle qui permettaient aux gens de renoncer à des rétorsions violentes et de confier la médiation à un agent imaginaire, Dieu. Dans les 40 années qui ont suivi le déploiement de ce stratagème idéologique, les Asabanos n'ont plus jamais connu de guerre avec leurs voisins.

J'avance l'argument que la paix imposée par le gouvernement n'était pas durable parce que l'État est incapable d'intervenir lorsqu'il le faut dans les régions éloignées, comme le montre la résurgence de guerres tribales dans d'autres parties de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. La croyance en ce que le Dieu chrétien interdit les combats et détient en exclusivité le droit de représailles — combinée à un rituel consistant à prier Dieu pour qu'il fasse justice, et ce, au lieu de lancer des expéditions violentes —, a réussi à déraciner la culture de la guerre chez ces peuples. Ceci s'explique par le fait que

ses pouvoirs prophylactiques sont disponibles pour toutes les parties, intérieurement et en tout temps, puisqu'ils sont acceptés et intégrés à la culture plutôt qu'imposés et mis en vigueur par une autorité externe.

Ce cas suggère que les scripts culturels peuvent promouvoir aussi bien la guerre que la paix quand ils sont correctement façonnés pour des contextes culturels existants. Une paix mondiale qui ne serait pas imposée de manière contradictoire par une menace de violence est donc possible en théorie; par contre, il n'existe pas de mécanisme culturel universel pour mettre fin à la guerre et maintenir la paix indéfiniment. Pour réussir, nous devons continuellement concevoir la paix et l'insérer dans la culture pour chaque individu au travers de toutes les cultures, de manières diverses et dynamiques.

Dans « *On Speaking the Language of Peace: Chamoru Resistance and Rhetoric in Guåhan's Self-Determination Movement* », Tiara Na'puti analyse l'utilisation rhétorique non violente du langage chez les activistes Chamorro contrant l'imposition antidémocratique d'installations militaires par les États-Unis sur la population de Guam. Elle souligne qu'en utilisant des phrases en langue vernaculaire Chamorro pour porter témoignage devant l'ONU, ces activistes expriment à la fois leur unité et leur distinction. Ils manifestent des sentiments de souveraineté en opposition à la domination coloniale de l'État américain et à son instrumentalisation de Guam et de sa population comme pions pour maintenir sa propre hégémonie vis-à-vis d'autres États.

En analysant les textes de ces déclarations, Na'puti démontre l'utilité de la théorie contre-publique pour l'étude des populations qui s'engagent dans des processus de revendication et de conflit sans recourir à la violence. Lorsqu'il devient impossible de maintenir la guerre comme moyen politique en raison de déséquilibres politiques, militaires ou idéologiques entre parties adverses, les activistes peuvent attirer des sympathisants à leur cause en créant une identité de groupe, des accords de principe sur des politiques fondamentales, et par là discréditer les actions de leurs opposants. La rhétorique des mots et des actions est également importante dans les relations de guerre et de paix.

Si nous quittons l'île de Guam pour la région élargie de la Micronésie, Glenn Petersen présente « *The Possibilities of Violence and the Skills to Avoid It: On Warfare and Its Absence in Traditional Micronesia* ». Petersen fait valoir que les relations coutumières entre les populations de la Micronésie ne se cantonnent ni à la paix ni à la guerre à proprement parler. Petersen défend plutôt l'opinion qu'en se préparant pour la guerre, tout en reconnaissant qu'il s'agissait d'une condition indésirable qu'il valait mieux éviter, la fréquence et la sévérité de

gestes guerriers diminuaient. Au lieu de catégoriser les sociétés traditionnelles de la Micronésie comme étant soit foncièrement guerrières ou pacifiques, Petersen écrit qu'elles sont les deux à la fois.

Sur leurs petites îles qui émergent tout juste de l'océan et qui sont sujettes à des orages dévastateurs, les Micronésiens ont une longue histoire d'entraide mutuelle en cas de besoin, ce qui rehausse la valeur accordée à la production et au maintien de bonnes relations. D'un autre côté, les désastres météorologiques peuvent s'avérer une opportunité de conquête. Petersen analyse les faits et conclut qu'une attitude de « paix par la force » — pour reprendre une expression typique de la guerre froide de l'ancien président américain Ronald Reagan — a dominé les relations étrangères des Micronésiens au cours des siècles.

Dans « The End of War in Papua New Guinea: "Crime" and "Tribal Warfare" in Post-Colonial States », Paul Roscoe nous rappelle que la guerre se fait entre entités politiques et constitue une expression de souveraineté, tandis que le crime s'actualise au sein d'une entité politique et constitue un défi à son autorité. Définir un acte d'agression dans l'une ou l'autre de ces catégories dépend de l'entité politique que l'on prend comme point de référence et de son échelle. Cette classification se complique davantage à cause de facteurs environnementaux qui peuvent influencer la forme des actes d'agression. Alors qu'il y a eu une résurgence de guerres tribales, adoptant des formes similaires aux hostilités précoloniales dans les hauts plateaux de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, on n'a pas vu de tels combats dans les terres basses. Or, Roscoe explique qu'il y a eu une résurgence d'actes belliqueux dans les basses terres, mais qu'ils sont décrits tels des crimes et non comme des gestes guerriers dus à leur échelle relativement réduite. Ses informateurs Yangoru des basses terres considèrent les attaques criminelles d'aujourd'hui comme une expression contemporaine de la guerre plutôt que comme un crime puisqu'elles sont dirigées contre des étrangers. À la différence de ce que l'on voyait dans les hauts plateaux, l'activité guerrière de précontact consistait principalement de raids à petite échelle; ainsi, la résurgence d'actes « guerriers » ici manifeste la forme traditionnelle de conflits intercommunautaires dans cette région.

Roscoe introduit dans nos propos une perspective matérialiste issue de la géographie physique qui montre qu'à cause de la végétation dense des basses terres, la guerre précoloniale s'y actualisait sous forme d'attaques et de raids individuels, et non comme de grandes batailles organisées, caractéristiques des hauts plateaux ou-

verts. La leçon à tirer est que le maintien de la paix fait face à des défis et à des opportunités différentes selon des facteurs sociaux aussi bien que géographiques.

Tobias Schwoerer considère le rôle des facteurs incitatifs et des avantages perçus dans le choix de la guerre ou de la paix dans « The Red Flag of Peace: Colonial Pacification, Cargo Cults and the End of War among the South Fore ». Il rapporte que les Fores du sud considèrent la guerre comme une activité déterminante aussi bien pour eux que pour les groupes ennemis, car tout membre d'un groupe présumé malfaiteur peut être tué en représailles. Par elles-mêmes, ces tendances que l'on retrouve sous des formes sensiblement différentes au travers des cultures permettent d'expliquer pourquoi la guerre est si fréquente. Schwoerer attire notre attention sur le fait que les gens décident d'aller ou pas à la guerre seulement quand ils arrivent à la conclusion que cela améliorera ou protégera leur situation.

On tient aussi compte de facteurs incitatifs pour choisir la paix. Les informateurs de Schwoerer lui ont raconté que les Fores du Sud ont décidé de rechercher la paix dans les années 1950 parce qu'ils considéraient que c'était dans leur meilleur intérêt. Lors d'une fête, un chef a attaché un tissu rouge à la hampe d'un arc et a annoncé que si, au lieu de faire la guerre, les gens regardaient le fanion rouge, des bienfaits merveilleux — le cargo — s'ensuivraient bientôt. Le désir de recevoir ces cadeaux a constitué une motivation suffisante pour mettre fin à la guerre et maintenir la paix pendant des décennies.

Finalement, Camellia Webb-Gannon nous présente le cas de « *Merdeka* in West Papua: Peace, Justice and Political Independence ». *Merdeka* est un mot indonésien utilisé comme cri de ralliement par les militants pour l'indépendance de la Papouasie occidentale, soit la moitié de la Nouvelle-Guinée contrôlée par l'Indonésie. Webb-Gannon s'intéresse à sa signification et en particulier à l'autodétermination en tant que forme de paix dans la justice. Faisant écho à la passion de ses nombreux informateurs activistes, elle semble placer l'autodétermination comme le plus élevé des droits de la personne, sans référer au fait que les « droits » et leurs hiérarchies sont des inventions et des conventions culturelles et sans reconnaître que les Papous occidentaux ne peuvent être considérés comme « un peuple » ou « une entité » qu'en opposition à l'État indonésien et, en tant que groupe, qu'en opposition à tous les autres. Une telle perception ne reconnaît pas que la population mélanésienne de la Papouasie occidentale est composée de centaines d'entités politiques et de cultures dont l'existence remonte avant la domination coloniale, qui

fut exercée tour à tour par les Pays-Bas puis par l'Indonésie. Quand toutes ces communautés étaient indépendantes d'un État quelconque, et de cela il n'y a pas si longtemps, ceci n'avait pas résulté dans une paix avec justice comme les activistes actuels le conçoivent.

Ce que la présentation de Webb-Gannon illustre clairement, c'est que dans tout rapport politique entre peuples ou entités politiques la paix est plus facile à maintenir quand la majorité des gens ont un sens de la justice ou de l'autorité et de l'ordre légitime. Ces valeurs ne seront pas forcément définies de la même manière, puisqu'elles émanent de divers contextes culturels. Les militants indépendantistes de la Papouasie occidentale et les représentants de l'État indonésien ont tous deux utilisé des stratégies pacifiques et guerrières pour résoudre le conflit qui les divise. Webb-Gannon démontre qu'un accord entre groupes imposé par la violence ou par la menace est fragile, à moins qu'il ne s'appuie ou soit remplacé par une paix reconnue comme suffisamment juste par les parties en présence.

Alors, où tout cela nous mène-t-il dans notre tentative de définir la guerre et la paix avec l'objectif de mieux les comprendre ou de maximiser la prévalence de cette dernière? Douglas Fry (2007:16) nous suggère deux définitions utiles de la guerre, qui reprennent son argument à l'effet que la guerre n'est pas une question individuelle et qu'elle ne peut exister sans un certain degré de complexité politique (les sociétés tribales possédant le niveau minimal d'organisation pour être capables d'entreprendre une guerre, par opposition à la violence individuelle qui constitue la seule forme d'échanges violents intergroupes dans les bandes). Quand la complexité politique et technologique s'accroît, des actions guerrières plus étendues et destructives deviennent possibles, même si Fry défend de manière convaincante qu'il ne s'agisse pas là d'une condition suffisante pour que la guerre existe. Dans la même veine, Keith Otterbein (1970:140-141) définit la guerre comme « armed combat between political communities ». Roy Prosterman (1972:140) élargit cette définition lorsqu'il la décrit telle:

a group activity, carried on by members of one community against members of another community, in which it is the primary purpose to inflict serious injury or death on multiple nonspecified members of that other community or, in which the primary purpose makes it highly likely that serious injury or death will be inflicted on multiple nonspecified members of that community in the accomplishment of that primary purpose.

Si l'on définit ainsi la guerre, alors pour nos besoins, on peut définir la paix comme une activité de groupe menée par les membres d'une communauté envers les membres d'une autre communauté, dans laquelle l'objectif principal est de maintenir des avantages mutuels en déployant avec succès des moyens de prévenir la violence, soit en habillant les contacts de bonne volonté soit en s'évitant mutuellement avec une attitude d'acceptation. Cette définition positive de ce qu'est la paix, qui ne met pas l'accent sur ce qu'elle n'est pas, évite l'écueil des définitions négatives qui nous portent à y réfléchir comme à l'absence ou le contraire de la guerre. Comme je l'ai souligné, les définitions négatives se traduisent par une baisse d'intérêt, d'attention et de compréhension dans les sciences humaines et sociales; il vaut donc mieux les éviter. Un autre avantage de cette définition est qu'elle est compatible avec le fait que la paix est un processus social actif qui crée un environnement d'attitudes favorables entre communautés. Elle permet d'apprécier comment la paix gère ou transforme les conflits qui surgissent malgré tout, afin de rétablir la bonne volonté et comment pour ce faire elle fait appel à des stratégies d'engagement ou de séparation, à savoir les formes de paix associative, restauratrice ou séparative, selon les termes de Gregor (1996a:xvii). Aussi bien la guerre que la paix sont des activités politiques qui établissent des règles et des stratégies d'engagement (y compris la non-interaction) entre des entités politiques en contact les unes avec les autres. En étudiant et en communiquant ce qu'est la paix, dans toute sa diversité à partir d'archives ethnographiques, historiques et archéologiques, les anthropologues peuvent contribuer de manière significative à mettre fin à la guerre et à maintenir la paix en tant que membres de sociétés pacifiques au sein et au-delà de l'Océanie Pacifique.

*Roger Ivar Lohmann, Department of Anthropology, Trent University, 55 Thornton Road South, Oshawa, Ontario, L1J 5Y1, Canada. E-mail: rogerlohmann@trentu.ca.*

## Note

- 1 Note du traducteur : l'auteur utilise les termes « mankind » pour humanité, puis « male-kind » pour lequel je calque le néologisme « hommanité » et « female-kind » que je traduis par « femmanité ».

## Références

- Anderson, Mary B. et Marshall Wallace  
2012 *Opting Out of War: Strategies to Prevent Violent Conflict*. Boulder, CO: Lynne Rienner.

- Ferguson, R. Brian  
2008 Ten Points on War. *Social Analysis* 52(2):32–49. <http://dx.doi.org/10.3167/sa.2008.520203>.
- Fry, Douglas P.  
2005 *The Human Potential for Peace: An Anthropological Challenge to Assumptions about War and Violence*. Oxford: Oxford University Press.  
2007 *Beyond War: The Human Potential for Peace*. Oxford: Oxford University Press.  
2013 The Evolution of Cooperation: What's War Got to Do with It? *Reviews in Anthropology* 42(2):102–121.
- Galtung, Johan  
1996 *Peace by Peaceful Means: Peace and Conflict, Development and Civilisation*. London: SAGE.
- Glaskin, Katie et Richard Chenhall, dirs.  
2013 *Sleep around the World: Anthropological Perspectives*. New York: Palgrave Macmillan. <http://dx.doi.org/10.1057/9781137315731>.
- Gregor, Thomas  
1996a Introduction. *Dans A Natural History of Peace*. T. Gregor, dir. Pp. xi–xxiii. Nashville, TN: Vanderbilt University Press.  
1996b *A Natural History of Peace*. Nashville, TN: Vanderbilt University Press.
- Helbling, Jürg  
2006 *Tribale Kriege: Konflikte in Gesellschaften ohne Zentralgewalt*. Frankfurt: Campus.
- Kelly, Raymond  
2000 *Warless Societies and the Origin of War*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
- Lanman, Jonathan A.  
2010 *A Secular Mind: Towards a Cognitive Anthropology of Atheism*. Oxford: University of Oxford.
- Lohmann, Roger Ivar, dir.  
2003 Introduction: Naming the Ineffable. *Anthropological Forum* 13(2):117–124. <http://dx.doi.org/10.1080/0066467032000129770>.
- Otterbein, Keith  
1970 *The Evolution of War: A Cross-Cultural Study*. New Haven, CT: Human Relations Area Files Press.
- Prosterman, Roy  
1972 *Surviving to 3000: An Introduction to the Study of Lethal Conflict*. Belmont, CA: Duxbury-Wadsworth.
- Rappaport, Roy A.  
1984 *Pigs for the Ancestors: Ritual in the Ecology of a New Guinea People*. New Haven: Yale University Press.
- Rosaldo, Michelle Zimbalist et Louise Lamphere, dirs.  
1974 *Woman, Culture and Society*. Stanford, CA: Stanford University Press.
- Sahlins, Marshall  
2008 *The Western Illusion of Human Nature: With Reflections on the Long History of Hierarchy, Equality, and the Sublimation of Anarchy in the West, and Comparative Notes on Other Conceptions of the Human Condition*. Chicago: Prickly Paradigm Press.
- Sponsel, Leslie E. et Thomas Gregor, dirs.  
1994 *The Anthropology of Peace and Nonviolence*. Boulder, CO: Lynne Rienner.
- Strathern, Andrew et Pamela J. Stewart  
2011 *Peace-Making and the Imagination*. St. Lucia, Australia: University of Queensland Press.
-